

Survol Le Festival international de Puebla

Martin Mercier

Numéro 95 (2), 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25871ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mercier, M. (2000). Survol : le Festival international de Puebla. *Jeu*, (95), 160-162.

MARTIN MERCIER

Survol : le Festival international de Puebla

La ville de Puebla, l'une des quatre plus imposantes agglomérations du Mexique, est connue pour la beauté de son centre historique, peuplé d'édifices et de maisons des XVII^e et XVIII^e siècles, qui offre aux regards une charmante architecture de style colonial espagnol. Dans ce décor enchanteur, les différentes institutions culturelles de Puebla ont su mettre leur patrimoine en valeur, en plus de favoriser les contacts et échanges entre artistes et avec le public, en inaugurant, le 18 novembre 1999, la première édition du Festival international de Puebla (FIP). Cet événement, qui propose dix jours de manifestations artistiques de toutes sortes (au total, près de 400 !) devient le troisième festival en importance au Mexique, juste après le Festival del Centro Histórico (qui se tient annuellement à Mexico au début du printemps) et le Festival Cervantino (qui a lieu chaque année en octobre, à Guanajuato).

Avec pour slogan « De la tradition à l'avant-garde », qui témoigne de la diversité des formes artistiques au menu dans chaque domaine, le Festival international de Puebla comprend plusieurs volets : architecture, arts plastiques, cinéma, danse, littérature, musique et théâtre. De quoi rejoindre un vaste public, d'autant plus que l'accès aux activités est parfois gratuit, ou maintenu très abordable grâce au financement public et privé dont bénéficie le festival (dans le cas des spectacles théâtraux, l'entrée coûtait entre 25 et 35 pesos mexicains, c'est-à-dire entre 4 et 6 dollars canadiens). J'ai pu observer un taux d'assistance élevé aux représentations auxquelles j'ai assisté ; on peut donc parler d'un véritable succès public.

Cette première année, la programmation théâtrale comprenait, en plus de spectacles mexicains, les productions de compagnies en provenance du Costa Rica, des États-Unis, de l'Italie et de la Nouvelle-Zélande ; le Canada n'était toutefois pas représenté¹. C'est un large éventail d'arts de la scène qui était proposé au public : répertoire contemporain universel (Beckett, Pirandello, O'Neill), créations inédites signées par des troupes mexicaines, théâtre jeunes publics, mimes, clowns, pantomime, théâtre de marionnettes et danse-théâtre. De plus, au grand bonheur des spectateurs, les représentations en salle étaient données dans des lieux au caractère intimiste, comme le petit Teatro Universitario (d'une centaine de places) ou l'accueillant et confortable

1. Les artistes ou compagnies de chez nous qui voudraient participer à l'une des prochaines éditions de cet événement d'envergure peuvent contacter le directeur du Festival international de Puebla, Lic. Luis Ricardo Alcaza, à l'adresse électronique suivante : fip@correoweb.com. Il est aussi possible d'obtenir de plus amples informations sur ce festival en consultant le site Internet www.fip.com.mx, qui le présente sous ses multiples facettes.





Mujer que cayó del cielo
de l'auteur mexicain Victor
Hugo Rascón Banda. Sur
la photo : Manó Bonilla.
Photo : Ana Muñoz.

Teatro Principal (d'environ cinq cents places), une superbe construction du XVIII^e siècle, et l'un des plus vieux théâtres en Amérique.

Je me permets de rappeler quelques spectacles, de genres très divers, qui se sont distingués. D'abord, je dois souligner l'étonnante maîtrise corporelle dont faisaient preuve les interprètes du Pilobolus Dance Theatre (États-Unis), qui allie danse contemporaine, acrobatie et mime dans un spectacle plein d'humour et de sensualité rassemblant cinq chorégraphies (*Alraune*, *Pseudopodia*, *Orango Tango*, *Solo From the Empty Suitor* et *Shizen*). La plupart de celles-ci mettaient en scène seulement un couple de danseurs, dans des numéros de styles variés, épousant les rythmes changeants du collage musical qui les accompagnait. On nous faisait ainsi passer du ton agressif d'un stratéguic rituel de séduction mêlant l'élégance d'un tango et la fine suggestion érotique d'une gestuelle aux consonances lascives, au burlesque créé par de faux mouvements calculés ou par des avances repoussées et les déceptions qui s'ensuivent... avant le retour à l'attaque du prétendant ! Plus tard, un parcours amoureux nous offre les images saisissantes et pleines de tendresse d'un accouplement poétisé, où homme et femme se mêlent et se confondent, si bien qu'ils apparaissent ne faire véritablement plus qu'un. Rompant avec cette dynamique, le spectacle comprenait aussi des passages plus acrobatiques, comme ce numéro interprété par un danseur seul, portant un chapeau, qui tentait d'aller s'asseoir sur un banc dont le séparaient quelques mètres de scène couverte de gourdins. On imagine la suite : un ensemble de jeux d'équilibres perdus puis retrouvés, au cours desquels le chapeau tombe, est rattrapé, ou projeté au sol du mauvais côté, obligeant notre équilibriste « improvisé » à rebrousser chemin, puis à tenter de nouveau d'atteindre le banc si convoité. En somme, une chorégraphie pleine de fraîcheur, réalisée avec une adresse, un rythme et un sens du comique dignes des meilleurs films de Chaplin !

J'ai aussi bon souvenir de l'inventivité dont témoignait *La Historia que Cuentan los Hermanos Siameses* (l'Histoire que racontent les frères siamois), du Teatro de Arena, une œuvre mexicaine dans laquelle deux frères siamois tentent d'imaginer à quoi ressemble la vie de ceux qui ont réussi à se séparer. Sous nos yeux, le temps d'une histoire contée avant de s'endormir, les deux frères deviennent eux-mêmes les personnages de ce récit touchant et ludique, sorte de légende destinée à faire peur à ceux qui voudraient tenter la séparation. Ponctué de situations ambiguës (comme lorsque ces jumeaux identiques cohabitent avec la fiancée de l'un d'eux, dont ils se révèlent être, à son insu, tous deux les amants), ce spectacle propose une réflexion métaphorique sur la solitude, l'amitié et l'amour, mais surtout sur la quête d'identité, qui prend ici la forme d'un retour vers soi à travers la recherche de son *alter ego* aux quatre coins du monde, cette moitié égarée, manquante depuis la néfaste incision. Une création mise en scène par Martín Acosta, coauteur du texte avec Luis Mario Moncada.

Dans un tout autre registre, la Compañía Teatral Olga Ibañez, de Puebla, nous offrait une efficace et touchante interprétation de *Antes del desayuno* (Avant le déjeuner) d'Eugène O'Neill, sous l'adroite direction de Xavier Rojas. Dans le cadre de cette mise en scène hyperréaliste, Olga Ibañez interprétait avec conviction le rôle d'une vieille femme aigre et désillusionnée, vivant avec son mari au chômage dans

un appartement exigü, sale et miteux. Sans le sou, le couple n'a pas payé son loyer depuis des mois. Juste avant l'heure du déjeuner, alors qu'il n'y a presque plus rien à manger, la femme se répand en reproches envers son conjoint, faisant le récit de tout ce qui leur manque et de comment ils en sont arrivés là. Son monologue est entrecoupé seulement de quelques brefs gémissements de la part du mari, qu'on ne voit pas et qu'on suppose à peine levé, en train de faire sa toilette. Ce court drame se poursuit de la sorte jusqu'à ce qu'on réalise, en même temps que sa femme qui lui pose avec insistance une question à laquelle il ne répond pas, que ce dernier, rongé par la culpabilité, vient de s'enlever la vie avec son rasoir. Décidément, une œuvre esquissant un portrait cru d'une pesante situation de pauvreté ; un spectacle aux résonances troublantes, quand on considère qu'il fut présenté dans une ville où semblable misère est le quotidien de plusieurs...

Enfin, comment ne pas signaler l'émouvante *Mujer que cayó del cielo* (la Femme tombée du ciel), une œuvre trilingue (en espagnol, anglais et tarahumara) de l'auteur mexicain Victor Hugo Rascón Banda ? Basée sur des faits réels, cette pièce présente l'histoire d'une femme indigène originaire d'une tribu tarahumara du Mexique. Égarée après plusieurs jours de marche à travers le désert, cette dernière se retrouve dans une ville du sud des États-Unis où elle attire vite l'attention à cause de son apparence singulière. Bientôt, elle est arrêtée pour avoir cherché de quoi manger dans une poubelle et, puisqu'elle ne comprend ni ne parle l'anglais et que son comportement est jugé suspect, elle est bientôt transférée dans un hôpital psychiatrique. Elle y passera plus de dix ans, bourrée de médicaments par des médecins qui ne comprennent pas sa langue et qui semblent qualifier de folie ce qui leur est tout simplement inconnu : les incantations qu'elle profère dans sa langue maternelle et la manière imagée qu'adoptent pour s'exprimer les gens de sa culture. Un visiteur parlant l'espagnol et avec qui elle réussit à échanger quelques mots entreprend des démarches en vue d'obtenir sa libération. Au bout de plusieurs années, elle est enfin remise en liberté ; on la ramène dans son village, où elle vivra encore quelque temps, avant de mourir dans la pauvreté et l'oubli. Soulevant avec adresse de délicates questions sur l'identité culturelle, les problèmes de communication et le traitement réservé aux peuples autochtones, cette percutante mise en scène de María Bonilla, présentée par le Teatro Ubu du Costa Rica, a eu un impact considérable sur les festivaliers.

En plus des œuvres théâtrales à l'affiche, du 18 au 28 novembre 1999, Puebla abondait en spectacles, concerts, expositions et conférences : des activités qui n'étaient toutefois pas circonscrites à la capitale. En effet, une part significative d'entre elles s'est déroulée en région, entraînant là aussi un bouillonnement artistique peu commun ; on a pris d'assaut les théâtres, salles de cinéma, maisons de la culture ou musées, aussi bien que les rues, parcs et places publiques dans sept autres municipalités, aux quatre coins de l'État de Puebla. Nul doute que la première édition de ce festival a été une réussite. Artistes et public, réunis, ont créé une vie culturelle on ne peut plus dynamique, dans une atmosphère chaleureuse. Les organisateurs avaient bien raison d'annoncer : « En novembre, les arts seront en fête à Puebla ! » **J**